

## Le cinéma canadien à l'heure de la révolution québécoise

Léo Bonneville

Number 40, February 1965

Révolte et exaltation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51818ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Bonneville, L. (1965). Le cinéma canadien à l'heure de la révolution québécoise. *Séquences*, (40), 12–19.



*Trouble-fête*, de Pierre Patry

LE CINÉMA CANADIEN  
à l'heure de  
LA RÉVOLUTION QUÉBÉCOISE

Léo Bonneville

La révolte, ordinairement, ça fait du bruit. C'est ainsi que cette révolution tranquille dont on parle depuis quelques années au Québec a provoqué des actes regrettables. Mais les mêmes réponses s'appliquent aux mêmes circonstances : il faut faire du bruit pour se faire entendre. Et alors, tous les moyens de communication de masse se sont mis en branle pour faire entendre les revendications des québécois. Evidemment, le cinéma ne devait pas tirer de l'arrière et on ne se contenterait pas de hacher les problèmes en petits courts métrages. Fait remarquable, cette situation allait même donner un regain aux films de long métrage. Faut-il s'en plaindre ?

### Seul ou avec d'autres

Cela a commencé par *Seul ou avec d'autres*. Denis Héroux et le cameraman Michel Brault s'en furent rencontrer les étudiants de l'Université de Montréal. Il y avait là beaucoup de choses à liquider. Il s'agissait pour le cameraman d'être à l'affût : saisir sur le vif la vie en train de se vivre. Cela s'appelle du cinéma-vérité. Mais on sait aujourd'hui tous les trucs que ce genre de cinéma a dans son sac. *Seul ou avec d'autres* entraîne les étudiants à se défouler, à se libérer. Cela veut dire

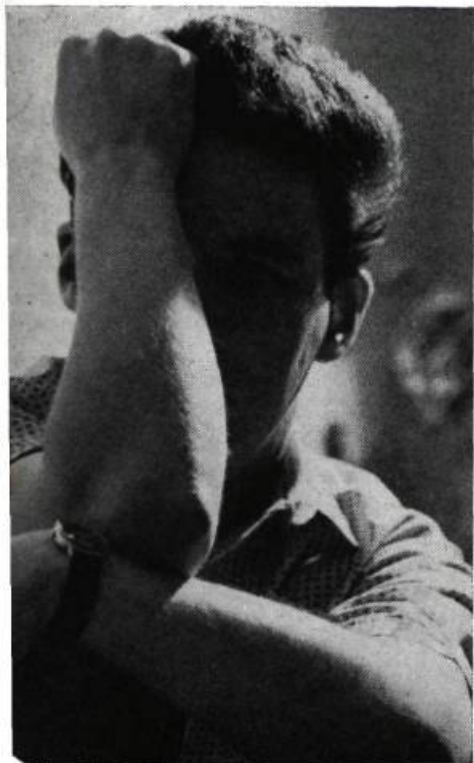
que l'on va évacuer tout ce que l'on a sur le coeur. Pour mieux opérer, on joue la parodie du chapelet qui devient un rite d'exorcisme. Et puis, pour se prendre au sérieux, on interroge un professeur de sciences sociales qui prend le pouls de la gent universitaire. La caméra pendant ce temps-là se ballade pour ne pas avoir l'air trop fainéante. Et ainsi on crève les abcès du milieu universitaire canadien français.

Est-il nécessaire de dire qu'un tel salmigondis nous laisse sceptique sur la valeur d'une oeuvre cinématographique ? Pour nous, le cinéma est un art qui mérite le respect. Il exige donc de ceux qui s'en servent de croire à leur sujet et de le traiter avec sincérité. Or il y a une telle désinvolture dans ce film — tant au point de vue du scénario que de la réalisation — qu'on en vient à se demander s'il existe vraiment. Car ce n'est pas tout de gaspiller de la pellicule pour faire naître une oeuvre : il faut derrière la caméra un créateur. *Seul ou avec d'autres* fait l'effet d'un canular que l'on aurait tort de trop approfondir. Mais il paraît que ce film a fait un saut en Europe. Une fois tombé sur le sol français, il a rebondi directement sur les rives du Saint-Laurent. N'en parlons plus.

## A tout prendre

C'est d'une tout autre révolte qu'il s'agit dans *A tout prendre*. Et le film a une autre qualité que *Seul ou avec d'autres*. Tiens! pourtant, nous avons le même cameraman, Michel Brault. Mais Michel Brault est dirigé ici par un artiste-photographe connaissant bien le cinéma puisqu'il en vit et qu'il y vit. Hélas! ce que l'on va reprocher ici à l'auteur, ce n'est pas le débraillé mais le maniérisme. Car plusieurs

*A tout prendre*, de Claude Jutra



images sont d'une beauté exemplaire. Mais certaines recherches ne sont que des effets d'artifice. Et la révolution artistique qu'entreprend Claude Jutra le conduit à une impasse : son film est un film glacial, pétrifié. Pourtant, il s'agit bien de révolte également. Ce milieu bourgeois où s'emprisonne l'auteur-acteur, il faut le briser, s'en évader. Et tout le conformisme moral qui le retient, il faut s'en défaire au plus tôt. Apparaît donc le monde bourgeois et faisandé où veut briller notre héros. La famille semble la dernière institution qu'il faut abandonner si on veut retrouver la liberté. Car c'est un vent de liberté qui passe dans l'âme de Claude. Et pourtant, il demeure insatisfait de toutes les libertés qu'il s'accorde. Et le bonheur fait de doux moments amoureux laisse la nostalgie d'un commencement toujours renouvelé. A travers une mémoire qui se plait dans le souvenir et une imagination qui invente l'avenir, le héros va vers un temps incertain.

Toute la révolte qui bout dans ce film reste au niveau individuel. Jamais l'amour n'atteint au mythe qui généralise et étend la portée de l'oeuvre. Faut-il y trouver un abus de narcissisme? Faut-il y voir une complaisance trop poussée dans le *léchage* des scènes? En fait, la facture du film répond à la prétention du sujet. La recherche formelle ne

fait qu'accentuer ce qu'a de déplaisant l'étalage de l'individu et de ses complexes. Le héros n'assume pas ses problèmes en tant que héros. L'auteur Claude Jutra semble se libérer lui-même par cette révolte morale qui voudrait le rendre indépendant.

Pourquoi ce film, malgré certaines beautés plastiques et certains passages réussis, est-il réellement un échec ? L'auteur trop engagé dans le sujet n'a pas trouvé les distances nécessaires pour créer une oeuvre d'une vaste portée. *A tout prendre* comme *Seul ou avec d'autres* — mais dans des limites tout opposées — sont des révoltes avortées.

## Trouble-fête

*Trouble-fête*, ça au moins, c'est de la révolte. D'ailleurs les jeunes qui ont vu le film se sont reconnus dans les personnages. Telle est la puissance du cinéma : vous êtes là, assis bien tranquille dans un fauteuil confortable et ce qui se passe sur l'écran, c'est votre histoire, ce sont vos cris, ce sont vos ébats. Vous vous identifiez à l'acteur principal ou aux autres. Vous devenez — toujours assis dans un fauteuil confortable — un révolté . . . inactif. Il n'empêche que les raisons apportées par les protagonistes du film pour se révolter contre les pro-

fesseurs, contre les parents, relèvent bien plus de causes accidentelles que sérieuses. Ce sont de petits faits en soi bien anodins qui impatientent les jeunes.

Mais ce qui est encore plus contestable, c'est la réalisation de l'auteur. La volonté de faire choc le pousse à forcer les scènes et à appuyer les effets. Alors, par une délibération douteuse, l'auteur parvient à créer des situations intenable. La caméra est là pour enregistrer les effets tapageurs. Et l'ingénieur de son également : cela va des mots grossiers qui personnalisent ces pseudo-intellectuels aux prouesses de montage qui ne sont que des trucs de plus pour heurter les spectateurs. En somme, Pierre Patry joue sur les effets dramatiques. En homme de théâtre, il sait parfaitement toucher les points sensibles des jeunes. Mais on ne répétera jamais trop que le cinéma n'est pas le théâtre et, de plus, il ne suffit pas de courir pendant quelque temps dans la ville de Montréal pour faire vraiment du cinéma.

Le cinéma moderne nous a dégoûtés des artifices cinématographiques. Un profond respect du temps en train de se faire élimine les coups de pouce trop brutaux de l'auteur.

Le moment d'identification passé, *Trouble-fête* reste une tentative pour alerter éducateurs et étudiants sur le malaise de la jeunesse. Mais les ficelles sont si grosses que le spectateur lucide — revenu du coup de masse reçu — reste étonné de la naïveté de l'auteur et surtout de la sienne. L'absence de psychologie, la nervosité du montage, la gratuité de certaines scènes, l'éclat de plusieurs voix ne contribuent qu'à accentuer l'artifice du film.

*Trouble-fête* est un cri rauque dans le cinéma canadien.

**Le Chat dans le sac**, de Gilles Groulx



## Le Chat dans le sac

La révolte de Claude aura-t-elle plus de poids et de profondeur ? Cet impatient se rend compte de ses limites. Il n'est satisfait ni de ce qu'il a reçu ni de ce qu'il est devenu. Cela, au lieu de la décourager, fouette sa rage. Il ne peut pas continuer à vivre ainsi. Le milieu bourgeois dans lequel il vit — toujours le même — lui devient intolérable. Que faire pour briser ses chaînes sociales et évacuer les *idées reçues* ? Déjà il a fait preuve d'audace en aimant Barbara, une Juive qu'il a découverte et qu'il aime non sans difficultés.

Le tourment de Claude se situe dans son esprit. Il est un jeune et fragile intellectuel qui essaie de tout ratiociner. En somme, il est un inadapté social. Il n'accepte pas sa condition ? Mais n'est-ce pas le premier geste de tout révolté ? Que va-t-il faire ? Sa démarche va nous surprendre. Il va s'isoler. Il quitte donc son milieu pour aller vivre à l'écart, loin des bruits de la ville. C'est à Saint-Charles qu'il se retire méditer sur son passé et réfléchir sur son avenir. Cette solution me paraît bien suspecte. Il faut une grande dose de courage pour supporter la solitude et on peut se demander — non sans raison — si cette retraite va fournir à Claude

les armes dont il a besoin pour affronter la vie.

Gilles Groulx en est à sa première expérience de long métrage. On doit louer la qualité des images qu'il nous donne et on peut souscrire au cinéma-spontané des dialogues. Il n'y a pas trop de bavures dans ces textes improvisés au tournage. Le film conserve un certain intérêt. Mais la naïveté du scénario porte à sourire. Les sursauts de Claude, ses cris, s'ils sont sincères, apparaissent voués à l'indifférence et à la stérilité. Je veux bien que la révolte s'opère dans l'individu avant qu'elle trouve son écho dans la société. Mais il n'apparaît pas que le retrait de Claude soit vraiment salutaire. Solitude ne rime pas nécessairement avec plénitude. Les motifs et les moyens bien incertains n'assurent pas le triomphe de Claude. Si on admire son acuité à reconnaître l'étroitesse des cadres où il vit et ses déficiences personnelles, on doute de son sombre idéalisme qui, à l'exemple d'un jeune Alceste — pour un temps, rassurez-vous — l'éloigne de ses frères. Claude ou le Chat hors du sac...

### **La Terre à boire**

Vaut-il la peine de parler de *La Terre à boire*? Un scandale de sortie lui a pourtant suffisamment

donné de publicité. Patrick Straram, qui ne se cache pas pour dire ce qu'il pense et pour montrer ce qu'il est, a écrit un scénario qui traîne dans tout le film. Ici encore la révolte se veut dans le conformisme social. Tout ce que nous accomplissons dans une société bourgeoise capitaliste est teinté d'hypocrisie. Vaut mieux donc s'afficher tel que l'on est. Peu importe la valeur des sentiments. Leur fragilité nous garantit la variété des aventures amoureuses. Et ainsi, plus au niveau des sens que du cœur, l'amour fou (au sens des surréalistes) prend sa revanche sur l'étroitesse des embourgeoisés. Le bonheur n'est que dans le moment présent. Toute pérennité dans l'amour est une illusion qui se disperse vite.

La confusion des idées de l'auteur du scénario qui incarne le héros donne un peu l'idée de la confusion encore plus étendue du film. Fait avec beaucoup de pellicule inutile, le film s'engage sur des voies sans issues. Aucune composition : des bavardages de Patrick qui accentuent l'ineptie de l'ensemble. On voudrait comprendre le développement du sujet mais l'auteur-scénariste se perd et nous perd dans des dédales obscurs. Plutôt que d'en pleurer, on en rit. D'ailleurs, cette révolte qui pousse à une autonomie totale, c'est-à-dire à une liberté sans frein, se situe avant tout au niveau du bla-bla du



Jusqu'au Cou, de Denis Héroux

protagoniste. Les complexes non liquidés du scénariste-auteur n'intéressent que sa bienheureuse personne.

### Jusqu'au Cou

...ou jusqu'au coeur de la révolte. Pensez donc. Après le succès (?) de *Seul ou avec d'autres*, les cinéastes (?) de l'Université de Montréal n'allaient pas bouder le grand public. Et que je te reprenne la recette infallible d'un cinéma artisanal. Vous rappelez-vous ? Vous filmez pêle-mêle des événements : collation de diplômes, conférence-dé-

bat sur l'indépendance du Québec, manifestation des étudiants et du R.I.N. contre le président d'Air-Canada. Vous glissez, à travers ces événements authentiques vus d'un oeil oblique, la fiction d'une intrigue amoureuse dans laquelle un étudiant dispute à son père, professeur de l'Université, s.v.p., les faveurs d'une jeune étudiante fort émancipée. Mais vous oubliez vite ces enfantillages pour vous occuper de problèmes urgents d'indépendantisme, de séparatisme et de terrorisme. Au coeur donc de la révolte, vous lâchez bride et laissez aux comédiens (!) le soin d'inventer les situations dramatiques, les pensées, les sentiments, etc. Vive la liberté ! Comme vous finissez par vous rendre compte que votre scénario — si vous en avez un — s'évanouit, vite vous chargez un commentateur d'expliquer en *voix off* ce qui se passe sur l'écran. Bref, malgré l'incohérence du sujet, la confusion des thèmes, le désordre de la réalisation, l'amateurisme de l'interprétation, la pauvreté de la technique, le cafouillage de la piste sonore, vous comptez que le public marchera.

Bravo ! Le public n'a pas marché. Il a refusé, le public, de se laisser prendre encore une fois aux trucs éculés d'un cinéma-qui-se-veut-vérité extravagant et débridé. La révolte des étudiants contre la mo-



rale sexuelle, contre la Confédération, n'est que le hoquet de gens en veine d'exhibitionnisme. Elle participe à la fumisterie du film. On peut dire que la révolte se situe plutôt au niveau de la composition artistique : dispersion de l'action, déséquilibre des scènes, confusion de l'écriture. Et on doute qu'elle soit bienfaisante. Denis Héroux, a eu beau faire part de ses déboires à un journaliste de *Photo-Journal*, le public est encore plus révolté que lui et ses interprètes. On ne se moque pas impunément du public de chez nous.

\* \* \*

Voilà l'impasse où nous mène le *nouveau* cinéma canadien. Le public finit par se lasser de films plus prétentieux que vrais. Que restera-t-il, dans dix ans, des films canadiens de ces dernières années ? Nous sourions de cette révolte sur pellicule tout en reconnaissant toutefois

qu'elle a marqué un regain d'activité dans le cinéma québécois. Il n'est pas dit que les films dont nous avons parlé auront une place bien élevée dans le musée des films canadiens.

La révolte la plus valable, c'est celle qui donne à un auteur l'avantage de s'exprimer librement. Ici, les auteurs ont pu faire les films qui leur plaisait sans doute avec des moyens financiers limités. Mais le manque d'argent est toujours un alibi facile pour justifier un échec. Soyons franc. Aucun des films dont nous avons fait mention n'est glorieux mais tous indiquent la *difficulté d'être* en tant qu'oeuvre. Après la révolte, viendra la réalisation d'oeuvres faites avec plus de sérénité et non moins de volonté. Souhaitons que les grandes oeuvres cinématographiques canadiennes soient pour demain. Ce sera la vraie révolution dans le cinéma canadien.

suite à l'enquête sur

## ***Le cinéma d'inspiration chrétienne***

*Dans notre prochain numéro, paraîtront les réponses de Pierre Patry, Michel Brault, Alain Pontaut, Jacques Cousineau, S.J., Henri-Paul Senécal, C.S.C. et de quelques autres.*